

## L'évaluation muséale Savoirs et savoir-faire

Yves Laberge

Numéro 138, été 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91625ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

### ISSN

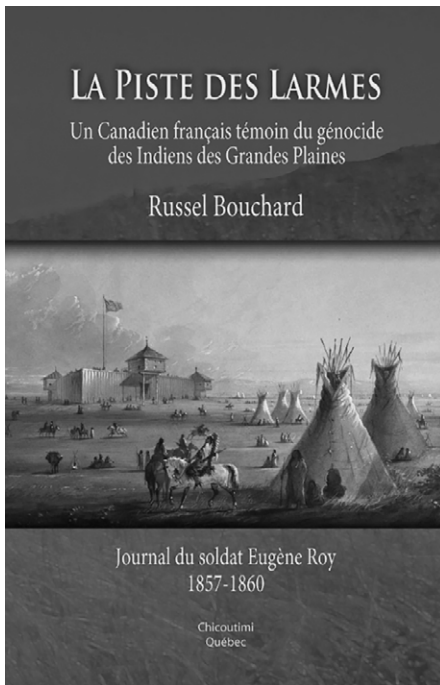
0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Laberge, Y. (2019). Compte rendu de [L'évaluation muséale : savoirs et savoir-faire]. *Cap-aux-Diamants*, (138), 49–50.



XIX<sup>e</sup> siècle. En retranscrivant, annotant et publiant à compte d'auteur le journal intime d'un soldat du 1<sup>er</sup> régiment de la cavalerie des États-Unis, l'historienne donne à lire un témoignage de première main de la vie dans l'armée américaine durant les années de 1857 à 1860.

L'ouvrage, divisé en deux parties, présente dans un premier temps une mise en contexte de l'époque ainsi qu'un portrait d'Hubert-Eugène Roy (1826-1881), « ce Canadien français parti de Québec en début de vingtaine pour aller faire « la chasse aux Indiens » » (p. 12). Ces pages permettent de bien comprendre la participation des Canadiens français dans la grande marche qu'a été la conquête de l'Ouest, une période américaine où « le seul bon Indien est un Indien mort » (p. 63). L'auteure n'endosse aucunement ce préjugé, mais démontre comment celui-ci est présent dans la mentalité, ce qui cautionne l'action de ces soldats. La seconde partie de l'ouvrage, plus volumineuse, reprend le journal du militaire. À travers son récit, une histoire se compose au quotidien dans ce théâtre des guerres indiennes. La vie de militaire n'est pas consacrée au

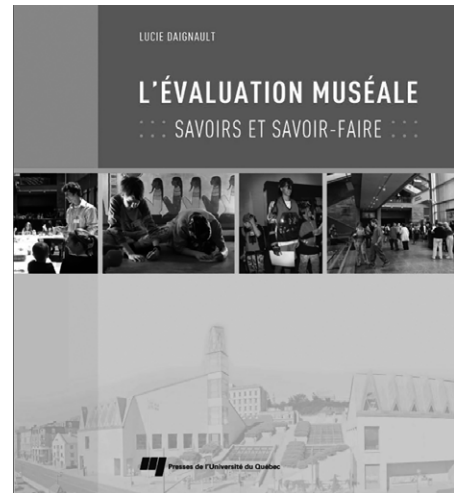
combat quotidiennement. Outre son devoir militaire, il occupe son temps libre de promenades, de lectures et de repos. D'ailleurs, à la lecture du journal, mille après mille, une certaine lassitude s'installe. On y sent les longueurs routinières des obligations, les interminables déplacements, l'inconfort de fortune et la monotonie de l'ennui. Cela permet au lecteur de partager l'excitation, comme celle ressentie dans les rangs de la cavalerie à l'approche d'un affrontement : « Ceux qui vivent dans la civilisation ne se doutent guère des fatigues d'une longue marche et de l'excitement d'une petite bataille » (p. 166). Et pour les amoureux des almanachs météorologiques, ils y trouveront leur compte assurément. Les Canadiens français avaient déjà la température comme sujet de prédilection et de maugréassions!

Corolaire des préjugés de son époque, le racisme envers les Amérindiens parsème les écrits du soldat : « Il y a ici un très beau pays. C'est dommage qu'il soit en la possession des Sauvages qui n'en savent pas tirer avantages » (p. 125). Il y tient même des propos génocidaires : « Cet après-midi, nous avons eu le plaisir de rencontrer un Indien mort, que ses amis n'avaient [pas] eu le temps d'enterrer. [...]. Je voudrais que toute [sa] nation fût dans cet état; ça sauverait la poudre [de] *Uncle Sam* et [ce serait] beaucoup de trouble de moins pour nous » (p. 155). Le soldat, de nature solitaire, juge également sévèrement ses frères d'armes ivrognes et mal dégrossis.

Le soldat Eugène Roy a pris part à cette histoire qui s'écrit aux dépens des vies des Kiowas et des Comanches, notamment lors des affrontements sanglants de Solomon's Fork. Au-delà de son expérience personnelle subjective, le présent journal, conservé à la Société historique du Saguenay depuis 1937, fournit une source majeure pour mieux comprendre ce pan de l'histoire américaine auquel ont participé également certains Canadiens français. C'est

désormais un devoir humain de s'attacher à ce que cela ne se répète plus.

**Pascal Huot**



Lucie Daignault. *L'évaluation muséale. Savoirs et savoir-faire*. Québec, Les Presses de l'Université du Québec, 2011, xvii + 328 p.

Muséologue et pédagogue, Lucie Daignault (et non Daigneault) est spécialiste de l'évaluation muséale et responsable de l'évaluation au Musée de la civilisation à Québec depuis son ouverture, en 1988. Son livre intitulé *L'évaluation muséale* s'adresse principalement aux étudiants en muséologie afin de leur apprendre à sonder le visiteur d'un musée, ses attentes, ses réactions, ce qu'il a appris ou pas. Ce visiteur pourrait être un touriste, un enfant dans un groupe scolaire, un expert ou simplement l'homme de la rue. Un musée n'est évidemment pas une école, mais c'est néanmoins un lieu de recherche et de diffusion des connaissances qui s'adresse à une grande diversité de publics. Il faut tenir compte du niveau de préparation de tous ces auditoires dans l'élaboration des expositions et dans les messages. Puisqu'il faut sans cesse renouveler une institution muséale et fidéliser ses

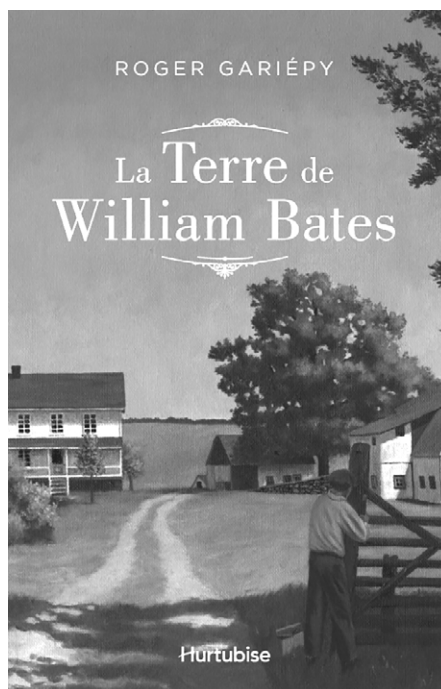
visiteurs, la question de l'évaluation est cruciale.

L'une des questions de départ de ce livre est centrée sur le visiteur. Qui est-il? Que veut-il? Que retient-il? Qu'est-ce qui le fera revenir au musée? Mais le visiteur n'a pas toujours raison dans ses jugements. C'est néanmoins lui qui a le dernier mot : il peut se tromper ou avoir une perception erronée, mais il gardera peut-être la ferme impression d'avoir détecté une lacune durant sa visite si jamais un détail ne correspond pas à sa vision des choses. L'exemple du public scolaire est ici révélateur : lors d'une activité pédagogique d'animation nommée *Tour de Terre*, des animateurs du Musée de la civilisation ont montré à des enfants des images pour symboliser l'exploration spatiale; mais les enfants ont réagi en bloc devant une des photographies, qu'ils ont rejeté, car celle-ci « ne correspondait pas au présent, mais au passé » (p. 108). On y voyait un astronaute de l'époque de l'exploration lunaire. Et pour ce jeune public obnubilé par le présent et l'instantanéité, le fait de montrer une image qui ne semblerait pas actuelle correspondait automatiquement à une erreur de la part de la personne l'ayant sélectionnée : « C'était dans le temps de nos parents », objectaient-ils à l'unisson (p. 108). Si on ne peut corriger les perceptions fautives de certains publics jeunes, les concepteurs peuvent toutefois en tenir compte.

S'apparentant à un ouvrage d'analyses de données et de questionnaires ou de méthodologie de recherche combinant les approches qualitatives et quantitatives, *L'évaluation muséale : savoirs et savoir-faire* réaffirme la pertinence des réflexions sur la muséologie, le patrimoine et les analyses sur la bonne compréhension des activités éducatives dans les musées. On apprend beaucoup sur la rétroaction, les perceptions et les représentations des différents publics face aux nouveaux savoirs, que ce soit sur des pays éloignés ou sur d'autres

cultures. Et en toile de fond, on revisite le contenu de certaines expositions temporaires du Musée de la civilisation (*Gratia Dei : les chemins du Moyen Âge; Secrets d'Amazonie; Trois pays dans une valise; Astérix et les Romains*), bien qu'il ne s'agisse pas d'un catalogue ni d'un beau livre illustré en couleurs. Toute une enquête touche un lieu méconnu, même des Québécois : le Centre d'interprétation de Place-Royale (CIPR). (Fermé depuis 2017!)

### Yves Laberge



Roger Gariépy. *La terre de William Bates*. Montréal, Éditions Hurtubise, 2017, 364 p.

L'action se déroule dans les années 1830 dans le Haut-Canada. William Bates est marié avec Alexandra depuis déjà quelques années, mais leur mariage bat de l'aile puisque la belle n'apprécie pas le fait que Bates s'adonne à la traite des fourrures plu-

sieurs mois par année.

Lorsqu'il part pour ses voyages, William trouve son réconfort auprès de Nakeena, une magnifique Amérindienne avec qui rien n'est compliqué. Cette relation mettra cependant son couple à rude épreuve. N'en pouvant plus, Alexandra finit par quitter le foyer familial et Bates tente de la faire revenir en lui promettant de reprendre sa vie en main malgré ses infidélités et ses abus d'alcool. Les efforts de William seront vains, car il se retrouvera bientôt au pied du mur. Sur le point de perdre sa terre, il se tournera vers un avocat véreux qui abusera malheureusement de sa confiance afin de se l'approprier. En parallèle avec l'histoire de Bates, le lecteur suit également celle de Nakeena, de Keawe et des autres membres de la tribu des Mississaugas. Menacée par les hommes blancs, cette tribu envisage d'aller s'installer près de la rivière Credit afin de rejoindre un autre groupe de Mississaugas déjà installé là. Ce ne sera cependant pas chose aisée de concilier les modes de vie et les valeurs qui se confrontent également au sein d'une même nation. William et Alexandra connaîtront chacun de leur côté une histoire remplie d'épreuves et de grands bouleversements. N'attirant pas nécessairement la sympathie du voisinage, il leur sera difficile de compter sur cet appui aux heures les plus sombres...

L'histoire est très bien racontée. La plume de Roger Gariépy est dynamique et accessible. Les personnages possèdent de belles personnalités et sont attachants même si certains sont plus difficiles à aimer que d'autres. La réalité côtoie la fiction dans cette œuvre et c'est sans doute pour cette raison qu'elle est si captivante. Le lecteur n'a aucun mal à imaginer qu'une telle histoire ait pu se dérouler pour vrai...

### Johannie Cantin